

## Recension de J.Locke, Que faire des pauvres?

Bruno Langlet

► **To cite this version:**

Bruno Langlet. Recension de J.Locke, Que faire des pauvres?: Traduction par L. Bury de “ The Report on the Poor ”. Présentation par S. Milano. PUF, 2013, 63 pages. 2013. hal-02405812

**HAL Id: hal-02405812**

**<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-02405812>**

Submitted on 11 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Recension de John Locke, *Que faire des pauvres ?* Traduction par L. Bury de « *The Report on the Poor* ». Présentation par S. Milano. PUF, 2013, 63 pages.

Bruno Langlet

(Paru sur le site du SEMa, Juillet 2013.)

Dans cet ouvrage au prix fort modique, on trouve la traduction française d'un ensemble de recommandations de J. Locke pour son gouvernement. Elles portent sur la situation de personnes dont on dirait aujourd'hui qu'elles vivent très en dessous du seuil de pauvreté (presque 50% de la population selon une statistique de l'époque). Paupérisation, destruction du lien social, déstructuration de l'espace public, lourd coût supporté par les paroisses, mise en danger de la santé des enfants, anomie, vilénie et larcins sont d'actualité dans les villes de l'Angleterre de Locke. Le gouvernement anglais avait son idée sur les causes du problème, demandant en 1697 : « Comment mettre les pauvres au travail, selon quelles méthodes et quels moyens ? ». Les propositions en réponse du père de l'empirisme anglais et du libéralisme sont directes, mais il semble que nous devrions aussi les lire à plusieurs niveaux.

Une partie de celles-ci surprend en effet le lecteur de 2013, et en les parcourant, on se demande souvent comment se départir d'un regard peut-être en permanence anachronique dont on semblerait *a priori* incapable de se défaire. (On conçoit aussi un peu amèrement qu'une certaine actualité de l'ouvrage, pris au premier degré, pourrait être célébrée par tel ou tel personnage politique d'aujourd'hui). Mais on y trouve l'affirmation d'un droit pour chacun d'avoir : « à manger, à boire, de quoi s'habiller et de quoi se chauffer », dont le coût doit être financé par le royaume : une première vision d'un revenu minimum nécessaire, selon des exégètes de l'ouvrage. Demeurent malgré tout frappantes les prescriptions intransigeantes envers les pauvres (hommes, femmes et enfants), qui font partie de celles ayant amené J. Swift à écrire, presque trente ans plus tard, le corrosif : *A modest proposal*.

Les solutions de Locke, pour « motiver » ceux parmi ces pauvres « capables de travailler » mais qui ne le veulent pas, et qui dépendent de leur paroisse tels des « vagabonds oisifs » ou des « parasites mendiants », sont en effet claires : ils doivent être mis aux travaux forcés. Ou punis : ceux qui se fabriquent des faux laissez-passer pour aller réclamer d'une paroisse à une autre auront les oreilles coupées et seront envoyés dans les « plantations » en cas de récidive – comme les criminels ; les enfants qui mendient hors de leur paroisse devront être vigoureusement fouettés mais renvoyés à temps chez eux pour le repas du soir. Pour « faire travailler les pauvres », il faut capturer ceux qui pour ainsi dire *feraient la zone* en allant de paroisse en paroisse, et donner les pouvoirs d'un juge de paix à un « gardien des pauvres », pour qu'il leur impose de l'ouvrage (et si possible, dans un port, afin qu'à l'occasion ils puissent être placés trois ans sur un navire, avec une solde et l'interdiction de gagner le rivage). Autrement il faut les faire entrer en maison de correction. C'est que les rues sont terribles : les mendiants y sont « grouillants », rapporte Locke, ils « renforcent l'oisiveté, la pauvreté et la vilénie, et font honte à la religion chrétienne ». Mettre les enfants dans des écoles d'industrie les disposerait pour la vie au travail et les tournerait facilement vers la religion. (Les adultes peuvent aussi venir dans ces écoles, précise-t-il.) Ils y apprendraient un travail et, surtout, libéreraient leur mère d'une charge l'empêchant de s'investir dans quelque ouvrage. La somme que la paroisse allouait au père, souvent bue à la taverne (dit Locke), sera mieux utilisée en servant à nourrir directement les enfants – auxquels on peut aussi donner un peu de bouillie chaude en plus du pain, s'il fait trop froid, grâce au feu qui sert à chauffer la pièce. Enfin, si un individu meurt faute de secours dans une paroisse, celle-ci devra payer une amende.

Dans son introduction, Serge Milano rappelle que les travaux imposés étaient monnaie courante, et fait remarquer qu'il faut tempérer le caractère apparemment sans concession des propositions de Locke, véritable ancêtre de la culture *whig*, indécrottablement conservatrice. Il chercherait comment remédier rapidement et radicalement à une dégradation des mœurs et à l'affaiblissement de la discipline : car il y a des emplois et de l'abondance, comme l'auteur le reconnaît lui-même. La (relative) prospérité a donc des effets sélectifs qui ne sont pas mécaniquement profitables à tous. Le « *matching* » entre l'offre et la demande ne s'y fait pas – ce serait à cause d'un éthos sujet à une forme de décadence. Le lien dit intrinsèque entre vertu et industrie laisserait la place, pour une partie de la population, à celui que l'on suppose ici exister entre l'oisiveté et le vice.

La question serait alors de trouver comment réinstaller durablement (et assez vite) le goût du labeur, plus la conscience de son utilité, chez ceux qui sont touchés par la paupérisation – tandis qu'ils ne peuvent espérer inverser d'eux-mêmes l'effet qu'elle produit sur eux. Dans ce cadre, pour parler comme Locke : *powers*, conditions d'actualisation d'une disposition, relations, empêchements et antidotes à ces empêchements semblent être en jeu à l'arrière-plan. Car par cet effet de la paupérisation, une disposition au travail semble ne plus pouvoir être actualisée : elle doit alors être stimulée pour que soit rétablie sa capacité à se manifester. Encore faudrait-il que les conditions soient moins paralysantes, au vu de ce que propose Locke. Comme s'il fallait par là amener ces gens à reprendre possession d'eux-mêmes, grâce à ce même travail qui devrait pourtant émaner de leur personne, et dont ils sont, pour Locke, les propriétaires – bien que, dans la pauvreté extrême on serait aussi comme dépossédé de soi-même, et donc de sa capacité à *vouloir* travailler. Il faut donc agir de manière un peu forcée sur la situation de ceux qui éviteraient de travailler, et créer de nouvelles conditions facilitatrices. C'est par là que serait annulée, par contrecoup, la propagation à des pans de la société, et donc à tout l'espace public, des conséquences de cette situation : car l'oisiveté ici ruine à terme l'économie et crée une situation où le travail et la prospérité ne peuvent plus espérer apparaître par eux-mêmes.

Certains repositionnements un peu brutaux dans des institutions dédiées ne peuvent pas suffire : Locke fait aussi acte de critique vis-à-vis des politiques publiques. Il viserait en particulier ces relais officiels de l'autorité supposés s'occuper des gens : ces « inspecteurs des pauvres » dont il dit qu'ils ne connaissent pas les lois sur les pauvres – des lois qui commandent pourtant une aide active aux impotents, aux blessés, à ceux qui sont en situation dramatique. De ces inspecteurs, Locke dit aussi ouvertement qu'ils oublient qu'ils sont avant tout mandatés pour aider à trouver du travail à ceux qui ne parviennent pas à en obtenir ou qui y rechignent : c'est leur tâche principale. On ne sait pas si sa critique vise seulement ce niveau ou celui des « gardiens » des pauvres aussi, ou si la mire est encore plus élevée. Il est certain que tout en avançant des solutions directes et radicales concernant une partie des personnes très paupérisées, Locke cherche aussi à indiquer qu'il y a des conditions, ressortissant plus directement aux institutions, sur lesquelles il faut aussi agir : les pauvres ne se sont pas paupérisés tout seuls.

L'Angleterre de Locke était dans un piteux état. On songe ici à ce que les fondateurs du libéralisme économique ont pu ainsi voir de la pauvreté, et ce qui a pu les amener à soutenir que la prospérité devait améliorer l'ensemble de la Cité. Ce texte ne laisse pas indifférent et au-delà de son ancrage historique, il peut faire l'objet de réflexions qu'on devrait mettre en perspective, comme celles touchant à l'articulation de la métaphysique des personnes de Locke avec celle des pouvoirs et de sa théorie politique.